partie de l'Italie, le poëte appelle Daunus *pauper aquæ* : c'est une métonymie qui transporte au roi l'aridité du pays.

On trouve, vers 10 et 11 du texte :

Et quà pauper aquæ Daunus agrestium
Regnavit populorum. . . . . . .

Ici le verbe *regnare* se construit avec le génitif, suivant la coutume des Grecs, qui disent βασιλεύειν τῶν λάων, régner sur les peuples. Les interprètes donnent à *agrestium* le sens de belliqueux.

(88) Alcée, dont j'ai parlé note 92 du livre premier, fut le premier poëte lyrique grec : comme Lesbos, sa patrie, faisait partie de l'Eolie, Horace appelle ses vers *carmen Æolium*; et c'est ce mode Eolien qu'il a le premier introduit en Italie. Aucun poëte connu n'avait, en effet, composé des vers lyriques chez les Romains, avant Horace.

LIVRE QUATRIÈME.

ODE I.

(1) Jule Antoine, fils du triumvir Marc Antoine, avait engagé Horace à célébrer en style pindarique la victoire d'Auguste sur les Cimbres. Le poëte s'excuse d'entrer en lice avec le cygne de Dircé, dont il fait un pompeux éloge dans les huit premières strophes. On remarquera, en passant, qu'Horace, qui n'est rien moins que modeste dans toute autre circonstance, se reconnaît toujours inégal et même inférieur à Pindare. Quoi qu'il en soit, la sublimité des pensées, la rapidite du style, l'énergie des expressions, la hardiesse des images et la beauté des métaphores qui caractérisent cette

superbe ode, font bien voir que le poëte, en relevant le génie de Pindare, devient, pour ainsi dire, un autre Pindare.

Après avoir renvoyé, dans la neuvième strophe, à Jule Antoine, poëte lui-même, et connu par un poëme héroïque sur Diomède, la flatteuse invitation de chanter les triomphes d'Auguste, Horace les célèbre comme *per transennam*; mais ce n'est plus la fougue de l'imagination qui l'entraîne : il cède aux douces impressions du sentiment et de la reconnaisance, dans les louanges grâcieuses et délicates qu'il fait du prince victorieux.

Jule Antoine, dont il est ici question, s'était réconcilié avec l'empereur après la mort du triumvir, et avait épousé la sœur du jeune Marcellus. Mais comblé des bienfaits d'Auguste, il le paya, dans la suite, de la plus noire ingratitude, en séduisant sa fille et en conspirant contre lui. L'ingrat prévint par une mort volontaire le châtiment de son crime.

Julius Antonius, dit Velleius Paterculus, livre II, ch. 100, *singulare exemplum clementiæ Cæsaris, violator ejus domus, ipse sceleris à se commissi ultor fuit.*

(2) Pindare, nommé par les anciens le prince des poëtes lyriques, naquit à Thèbes en Béotie, 478 ans avant l'ère chrétienne. L'éloge qu'Horace fait des poésies de ce grand homme me dispense d'y rien ajouter. Je me contenterai d'observer que cet éloge regarde surtout les dithyrambes de Pindare, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Nous pouvons au reste juger de son génie poétique, par ce grand nombre de belles odes où il célèbre les athlètes vainqueurs aux jeux Olympiques, Isthmiques, Pythiques et Néméens.

La mémoire de ce poëte justement célèbre, fut chère à toute la Grèce; et Alexandre le Grand donna une haute idée de la vénération qu'il lui portait, lorsque, dans le sac de la ville de Thèbes, il voulut qu'on épargnât la maison et la famille de Pindare.

(3) Quelle riche métaphore, et comme elle exprime avec

une admirable énergie, l'abondance et la rapidité du poëte grec! Tout est ici à remarquer : d'abord,

Quem super notas aluêre ripas ;

Ce n'est point un fleuve calme et resserré dans son lit, c'est un fleuve débordé qui inonde ses rives : ensuite, le mot *fervet* appliqué au mouvement des eaux qui semblent bouillonner en raison de leur violente agitation : enfin,

Immensusque ruit profundo, etc.

Quelle force dans le verbe *ruit!* Pindare s'élance, il se précipite avec impétuosité, mais il s'élance au loin *immensus*, il couvre tout ce qui l'environne des flots de son éloquence.

(4) Dithyrambiqué. Voyez note 59 du deuxième livre. L'épithète *audaces* caractérise bien ce genre de vers, qui se nourrit de figures hardies, de licences continuelles, d'expressions sonores, de mots doubles ou composés (et non pas forgés comme le pensent quelques commentateurs), de fréquents écarts, et de tout ce qui peut constituer l'enthousiasme.

(5) On lit dans le texte *more modoque*. *Mos* désigne l'habitude et le naturel, *modus* se prend pour la manière.

Rousseau, livre III, ode I, à M. le comte du Luc, se compare, comme Horace, à une abeille.

« Je vais jusqu'où je puis;
« Et semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
« De différentes fleurs j'assemble et je compose
« Le miel que je produis. »

(6) Les Sicambres habitaient le pays qu'on appelle aujourd'hui la Gueldre et le duché de Cléves. Leur révolte avait attiré Auguste dans les Gaules, et Drusus termina cette guerre en 743. Elle durait depuis cinq ans.

(7) Exclamation d'usage dans les cérémonies d'un triomphe : comme dans la célébration d'un mariage on s'écriait *Io hymenæe;* ainsi l'on personnifiait le triomphe, et l'on s'adressait à lui comme au dieu protecteur de la fête.

Horace a imité et embelli, dans sa dernière strophe, le portrait que Moschus trace du taureau qui enleva Europe.

Τῷ δ' ἤ τοὶ τὸ μὲν ἄλλο δέμας, ξανθόχροον ἔσκεν,
Κύκλοις δ' ἀργύρεος μέσσῳ μάρμαιρε μετώπῳ.
Ὄσσε δ' ὑπογλαύκεσκε δι' ἵμερον ἀστράπτοντε.
Ἴσα τ' ἐπ' ἀλλήλοισι κέρα ἀνέτελλε καρήνῳ,
Ἀντυγος ἡμιτομῷ κεραῆς ἅτε κύκλα Σελήνης.

Son corps partout ailleurs était roux, mais une étoile brillante comme l'argent éclatait du milieu de son front : ses yeux étincelaient des feux de l'amour; et deux cornes parfaitement égales s'élevaient sur sa tête, telles que le croissant de la lune au milieu de son cours.

ODE II.

(8) Horace fait hommage à Melpomène du rang qu'il tient parmi les poëtes lyriques. Melpomène présidait à la tragédie; elle est prise ici pour les Muses en général, comme dans l'ode XXIV du troisième livre :

Exegi monumentum ære perennius.

Scaliger disait de ce petit poëme qu'il aimerait mieux l'avoir fait que d'être roi d'Aragon. On sent bien qu'il y a beaucoup à rabattre de cette exagération; mais il est certain que le charme de la poésie, l'élévation et la délicatesse des pensées distinguent également cette belle ode.

(9) Les jeux Isthmiques, ainsi nommés de l'isthme de Corinthe, où ils furent institués, ne différaient des jeux Olympiques que parce qu'on les célébrait tous les trois ans, et que la palme des vainqueurs consistait dans une branche de pin.

(10) Les athlètes qui avaient remporté le prix aux jeux Olympiques, Isthmiques, Pythiques et Néméens, recevaient non-seulement dans ces célèbres assemblées, où ils paraissaient couronnés et la palme à la main, les plus grands honneurs, mais ils retournaient dans leur patrie sur un char attelé de quatre chevaux, et l'état leur assignait un revenu fixe pendant toute leur vie.

On lit dans le texte *curru Achaïco*, parce que l'isthme de Corinthe faisait partie de l'Achaïe que parcouraient les vainqueurs des jeux Isthmiques, comme ceux des jeux Olympiques parcouraient l'Elide.

(11) « Rien n'était plus capable, dit Sanadon, de flatter « la vanité d'un conquérant que la marche des triomphes. « Il y était donné en spectacle au milieu de la capitale de « l'empire, pour y recevoir l'hommage de tout l'univers. « Telle est la force du verbe *ostendet* joint à *Capitolio*, « parce que la marche se terminait au Capitole, sur le mont « Tarpeïen. »

Sur ce mont Tarpeïen, auquel on donna dans la suite le nom de Capitolin, était un magnifique temple consacré à Jupiter. C'est là que les vainqueurs allaient offrir au roi des dieux les dépouilles de leurs ennemis, et lui rendre grâces de leurs glorieux succès.

(12) Le texte porte *Pieri*, vocatif de *Pieris*, surnom des Muses, ainsi appelées de la fontaine de *Pierius*, d'autres disent *Pieria*, en Macédoine, qui leur était consacrée.

« (13) Du cygne tu pourrais donner la voix sonore. »

« Ce n'est point sur des cygnes presque muets, dit « Buffon, comme le sont les nôtres dans la domesticité, que « les anciens avaient pu modeler ces cygnes harmonieux « qu'ils ont rendus si célèbres. Mais il paraît que le cygne « sauvage a mieux conservé ses prérogatives, et qu'avec le « sentiment de la pleine liberté, il en a aussi les accents. L'on « distingue, en effet, dans ses cris, ou plutôt dans les accents « de sa voix, une sorte de chant mesuré, modulé, et sem- « blable aux sons bruyants du clairon, mais dont les tons « aigus et peu diversifiés sont néanmoins très-éloignés de la « tendre mélodie, et de la variété douce et brillante de nos « oiseaux chanteurs. » Histoire naturelle des Oiseaux, t. IX.

Ainsi le chant des cygnes ne doit pas être regardé comme une fable, mais il n'en est pas de même de sa mélodie.

ODE III.

(14) Cette ode magnifique peut être regardée comme le chef-d'œuvre d'Horace, si l'on en excepte une parenthèse dont je vais bientôt parler; et si dans plusieurs autres pièces que j'ai eu soin d'indiquer il s'est élevé à la hauteur de Pindare, on peut dire, sans exagération, que dans celle-ci il l'a surpassé. En effet, toute la fougue du poëte grec s'y trouve réunie aux idées les plus nobles, aux comparaisons les plus majestueuses et les mieux suivies, aux principes raisonnés de la plus saine morale, aux mouvements, en un mot, de la plus sublime éloquence. Mais ce qui assure d'une manière péremptoire le triomphe du poëte latin, c'est qu'on ne peut lui appliquer le reproche que Longin faisait à Pindare, de ne s'élancer souvent au-delà des nues que pour tomber de plus haut et avec plus d'éclat.

La marche de la prose, quoi qu'en puissent dire ses partisans, est insuffisante pour exprimer avec dignité les beautés lyriques qui constituent l'ensemble de cette ode : il faut nécessairement un souffle de ce génie poétique qui animait Horace, pour le suivre dans ses écarts sans s'exposer au danger de la monotonie.

Auguste avait demandé à Horace, une ode sur les victoires de Drusus et de Tibère. Celle-ci est exclusivement consacrée à la gloire de Drusus, et la douzième de ce livre célèbre les exploits de Tibère, sur les Rhètes.

(15) Les poëtes ont feint que l'aigle portait le foudre

de Jupiter, et Pline fonde cette fiction sur l'idée généralement répandue parmi les anciens, que la foudre n'avait jamais frappé cet oiseau. Cette raison n'est pas fort démonstrative. Mais comme l'aigle, dans la rapidité de son vol, s'élève jusqu'aux plus hautes régions de l'air où se forme la foudre, et d'où elle s'élance avec fracas sur la terre, l'imagination toujours ardente des poëtes n'a-t-elle pas pu en conclure, par métaphore, qu'il portait le tonnerre.

Rousseau, livre III, ode VIII, applique au prince de Vendôme la noble comparaison employée par Horace.

« Non moins grand, non moins intrépide,
« On le vit, aux yeux de son roi,
« Traverser un fleuve rapide,
« Et glacer ses rives d'effroi;
« Tel que d'une ardeur sanguinaire
« Un jeune aiglon, loin de son aire
« Emporté, plus prompt qu'un éclair,
« Fond sur tout ce qui se présente,
« Et d'un cri jette l'épouvante
« Chez tous les habitants de l'air. »

(16) Horace, après avoir suivi, dans tous ses points, la noble comparaison instituée entre un aiglon et Drusus formé par degrés insensibles au métier de la guerre, achève le portrait de ce jeune héros dont l'aspect, semblable à celui du lionceau qui vient d'être sevré, glace déjà ses ennemis d'une mortelle terreur.

(17) Les quatre vers que j'ai traduits sont retranchés du corps de l'ode par Sanadon, et par MM. Daru et Binet. Je pense bien, comme eux, que cette strophe est d'un mauvais goût, que c'est même une tache pour une ode d'un genre aussi relevé; mais enfin elle se trouve dans tous les manuscrits, et j'ai cru ne pas devoir la supprimer. Quel ouvrage est parfait dans toutes ses parties? et pourquoi craindrait-on

de rejeter sur Horace une imperfection? Les fautes des grands maîtres sont des instructions pour les amis des lettres.

Je crois, au reste, avoir rendu la pensée du poëte, d'une manière qui peut coincider avec la dignité de l'ode.

(18) Asdrubal, frère d'Annibal, avait vaincu en Espagne les deux Scipions.

Le Métaure, fleuve de l'Ombrie, aujourd'hui il Metro. Horace fait ici adjectif le nom de cette rivière, qui est *Metaurus* en latin. Ainsi, il dit ailleurs *flumen Rhenum*, *flumen Medum*, etc.

(19) Le texte porte

Qui primus almâ risit adoreâ;

ce qui signifie littéralement : ce jour a ri le premier à cause de l'abondante distribution. *Adorea* était, à proprement parler, une distribution de froment faite aux soldats après la victoire. Ce mot se prit ensuite figurément pour la victoire elle-même. Cette expression, et *equitavit* du quatrième vers, appliqué par métaphore à *flamma* et à *Eurus*, sont absolument dans le genre pindarique, qui est celui de cette ode.

(20) *Tædas*, c'est-à-dire *per sylvam tædarum*, synecdoque de la partie pour le tout. *Tæda* désigne une espèce de pin résineux dont on faisait autrefois les meilleurs flambeaux.

(21) Le latin dit *opimus triumphus*. *Opimus* indique ce qu'il y a de plus précieux, de plus glorieux. On appelait à Rome *opima spolia*, dépouilles opimes, celles d'un général ennemi tué par le général romain.

ODE IV.

(22) Les consuls avaient fait, au commencement de l'année 741, des vœux publics pour l'heureux retour de l'empereur, dont le séjour dans les Gaules s'était prolongé

contre l'espérance du peuple. Tel est le sujet de cette ode où règne la plus douce et la plus tendre effusion des sentiments du cœur. Le tour en est aisé, les vers harmonieux, les louanges justes et méritées. Le poëte y trace le tableau du bonheur des Romains sous l'empire d'Auguste, avec des couleurs si naturelles que l'âme est aussi délicieusement émue par ces tendres épanchements de l'amour et de la vénération pour le souverain, qu'elle a éprouvé d'étonnement lorsque le poëte mettait en jeu tous les ressorts de son génie, pour célébrer ses exploits, dans la première et la troisième ode de ce livre. C'est en quoi Horace surtout est inimitable : tantôt torrent impétueux, il entraîne, il subjugue les cœurs par l'ascendant de sa mâle éloquence, tantôt fleuve paisible, il excite dans le cœur les plus douces sensations. Rousseau a imité les plus beaux endroits de cette ode dans celle qu'il adressa au roi de Pologne, électeur de Saxe. Voyez ses œuvres, livre IV, ode IV.

(23) « Il y a déjà long-temps, dit Dacier, qu'on a reconnu « que ces marques pouvaient être trompeuses..... Mais je ne « sais si la condition des femmes en est aujourd'hui plus « heureuse : car, si d'un côté on ne juge pas mieux d'une « dame lorsque ses enfants ne ressemblent point du tout à « son mari, on n'en juge pas mieux aussi quand le contraire « arrive. »

(24) Il y a dans le texte *alteris mensis*, à la seconde table, c'est-à-dire au dessert. Les anciens ne se servaient pas comme nous d'une seule table pour leurs repas. Ils en avaient deux : la première était chargée de viandes de bœuf et de mouton, ou de volailles, etc. Ce premier service étant fini, on approchait une seconde table ornée de fruits de toute espèce, et qui remplaçait la première. C'était à la fin de ce second service que l'on chantait les louanges des dieux et des héros, et que l'on faisait des libations en leur honneur.

ODE V.

(25) Plusieurs interprètes ont pensé, comme Sanadon, que cette ode formait le commencement du poëme séculaire. J'ai long-temps balancé avant de prendre un parti sur la place que je devais lui fixer; mais après avoir mûrement approfondi les raisons alléguées pour en faire une ode séparée, ou pour en former partie intégrante du poëme séculaire, j'ai compris que l'on ne pouvait pas raisonnablement supposer que, dans une solennité religieuse où il ne devait être question que d'Apollon, de Diane, du peuple romain et de son chef, Horace y parût non-seulement comme acteur, mais même pour se donner en quelque sorte des louanges continuelles. Sur ce principe, j'ai regardé et je regarde cette ode comme une introduction au poëme séculaire. « C'est « une pièce séparée, comme le dit judicieusement M. Binet, « tome premier, page 256, où le poëte parle seul au dieu « de la lyre, et ensuite à la jeunesse qui doit former les « chœurs. »

(26) Niobé, fille de Tantale, et femme d'Amphion, roi de Thèbes, mère de douze enfants, osa, pour cette raison, mépriser Latone qui n'en avait que deux. Apollon et Diane, pour venger l'injure faite à leur mère, percèrent à coups de flèches les six garçons et les six filles de Niobé. Cette princesse, outrée de douleur, fondit en larmes et fut enfin métamorphosée en rocher.

(27) Le poëte donne ici à Phébus le surnom d'*Agyieu*, mot grec composé de Αγυια, rue, chemin, parce que ce dieu présidait aux chemins dans les villes. C'est pour cela que dans les faubourgs on lui élevait des statues, ainsi que devant les portes des maisons.

(28) Par le mode Lesbien, Horace entend la forme des vers de Sapho et d'Alcée, qu'il avait particulièrement imités.

(29) On touchait les cordes de la lyre avec le pouce et l'index. Le pouce servait aussi à marquer la fin de la cadence et de la mesure de chaque strophe que l'on chantait; c'est ce que j'ai exprimé dans ce vers :

« Observez de mes doigts la touche et le repos. »

ODE VI.

(30) Cette ode, adressée à Manlius Torquatus dont parle Horace dans la quinzième du premier livre,

O nata mecum consule Manlio;

roule sur le même objet que la sixième du premier livre. Ce sont les mêmes idées, plus grâcieuses dans l'une, plus énergiques dans l'autre. La première renferme plus d'images séduisantes, la seconde plus de leçons de morale. Ainsi le peintre habile sait nuancer avec art les couleurs de ses tableaux : ainsi l'homme de génie puise dans son propre fonds les moyens d'embellir de divers ornements, des pensées homogènes.

Rabutin a imité avec grâce et légèreté les deux premières strophes de cette ode.

« La neige a disparu, bientôt par la verdure
« Ces coteaux seront embellis;
« La terre ouvre son sein, et change de parure;
« Les fleuves coulent dans leurs lits.

« Les Nymphes de retour, les Grâces ingénues,
« Au son des airs règlent leurs pas :
« Chaque saison nous dit : nous sommes revenues;
« Vos beaux jours ne reviendront pas. »

(31) On lit dans le texte *amico quæ dederis animo*, manière de parler empruntée des Grecs, et qui leur est familière, φίλῃ ψυχῇ χαρίζεσθαι, *dilecto animo gratificari*, *proprio genio indulgere*. Plusieurs interprètes ont prétendu

mais à tort, qu'il fallait entendre ces trois mots de la libéralité envers ses amis. Pour peu qu'on examine la contexture de la phrase, on verra que cette interprétation lui est absolument opposée.

(32) L'histoire d'Hippolyte est trop connue pour nous y arrêter. Je me contenterai d'observer qu'il fut rappelé à la vie, suivant Ovide, par Esculape, à la prière de Diane. Horace, comme Epicurien, ne croyait nullement à ces sortes de prodiges; de là ces deux vers :

Infernis neque enim tenebris Diana pudicum
Liberat Hippolytum.

(33) Pirithoüs, voyez note 24 du troisième livre.

(34) Thésée, dit la fable, prit Pirithoüs par la main, tandis qu'Hercule le tenait lui-même de la sienne; un tremblement de terre survenu sépara ces deux amis. Pirithoüs resta donc dans les enfers, et Thésée passa seul avec Hercule. Ainsi Horace semble détruire son raisonnement par cette circonstance; mais, comme l'observe Dacier, le poëte ne fait ici attention qu'à la vérité de l'histoire qui fait dévorer Pirithoüs par un chien d'Adonéus, roi des Molosses, chez lequel ils étaient venus pour enlever sa fille. Ce prince se contenta de mettre Thésée en prison; Hercule le délivra par la suite : mais Thésée eut le chagrin de s'en retourner sans son cher Pirithoüs.

ODE VII.

(35) *Commodus* du texte doit s'entendre dans le sens de *liberalis*, *benignus*. Les Romains avaient coutume, aux fêtes Saturnales, de faire des présents à leurs amis : Horace envoie des vers au lieu de présents.

(36) On lit dans le latin *Calabræ Pierides*, expression par laquelle Horace désigne Ennius, ancien poëte, né à Rudie, dans la Calabre, vers l'an 515 de la fondation de Rome.

Ennius est le premier Romain qui ait composé des vers Pythiens ou épiques. Ce poëte était rempli d'un génie naturel, mais dénué des ressources de l'art. Outre son poëme des annales de la république, dont il nous reste quelques fragments, il avait composé des tragédies et des comédies.

(37) Toute cette phrase est une conséquence du principe que le poëte vient de poser, que les beaux vers seuls élèvent à l'immortalité : il en cite pour exemple l'infatigable Hercule, les deux fils de Léda, et Bacchus, dont les poëtes ont chanté les exploits héroïques.

N. B. Le vers dix-sept du texte

Non incendia Carthaginis impiæ,

formant un anachronisme, puisqu'il est constant que Carthage ne fut détruite que par le petit-fils du grand Scipion, surnommé comme lui l'Africain ; j'ai adopté dans ma traduction *impendia* pour *incendia*. Ce changement, proposé par Sanadon, peut seul faire un sens raisonnable.

ODE VIII.

(38) Horace parle ici de la poésie lyrique inconnue avant lui chez les Romains.

(39) Stésicore, un des plus grands poëtes de l'antiquité au témoignage de Quintilien qui en fait le plus grand éloge, et assure que, s'il avait su se modérer, personne n'aurait approché d'Homère de plus près. Denis d'Halicarnasse lui reconnaît toute la verve de Pindare, et toutes les grâces de Simonide ; et Pline a remarqué que, comme il était encore enfant, un rossignol chanta sur sa bouche. Le style de ce poëte était grave et majestueux, comme le dit Horace. Il naquit à Himéra, ville de Sicile, dans la quarante-deuxième olympiade : nous n'avons de lui qu'une quarantaine de vers environ.

(40) Alcée. Voyez note 92 du premier livre.

(41) Anacréon, de Téos en Ionie, était le poëte des grâces, des jeux et des amours ; et Horace qui se le proposa pour modèle, dans ses poésies badines, l'a caractérisé d'un coup de pinceau, vers 9 et 10 de cette ode :

Nec, si quid olim lusit Anacreon,
Delevit ætas. . . . . .

Anacréon était contemporain de Cyrus, roi de Perse, et florissait vers la soixante-douzième olympiade, 489 ans avant l'ère chrétienne. Il a composé des hymnes et des élégies qui ne sont point parvenues jusqu'à nous ; mais il nous reste un assez grand nombre de ses odes pour nous faire juger que personne n'a jamais su, mieux que lui, réunir la naïveté à la délicatesse et à la légèreté.

« Ce n'est le plus souvent, dit Lebatteux dans son cours « de littérature, qu'un sentiment gracieux, une idée douce, « un compliment délicieux tourné en allégorie, ce sont des « grâces simples, naïves, demi-vêtues. »

Son ode sur une colombe, εἰς περιστεράν, est un petit chef-d'œuvre où brillent tour à tour l'ingénuité, l'élégance et la délicatesse la plus exquise.

Cet aimable poëte mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Son genre de vie extrêmement frugal l'exempta de toutes les infirmités de la vieillesse ; et il aurait fourni indubitablement une plus longue carrière, si un pepin de raisin qui s'arrêta dans son gosier ne l'eût étouffé. Voyez Pline, chap. 13, livre VII.

(42) Sapho. Voyez note 41 du premier livre.

(43) Les verbes *distare, discrepare, differre,* et semblables, se construisent fort souvent en latin, et surtout chez les poëtes, avec le cas d'attribution ; et Horace nous en fournit plusieurs exemples. C'est donc à tort que Bentley,

sur l'autorité de quelques vieux scholiastes, a suppléé *sepultâ inertiâ* à *sepultæ inertiæ* du texte, qui se trouve dans les manuscrits les plus estimés, et dans les éditions de Rodeille, Jouvenci, Jean Bond, etc.

ODE IX.

(44) Entendez par *bruma* l'hiver de la vie. *Pluma*, que l'on trouve dans les anciens manuscrits, ne forme ici aucun sens raisonnable, et j'ai adopté, avec les meilleurs interprètes, la leçon *bruma* qui coincide parfaitement d'ailleurs avec la suite de la métaphore *deciderint comæ* et *faciem hispidam.*

ODE X.

(45) L'ache et le lierre étaient regardés comme un préservatif contre l'ivresse, et l'on attribuait à leur odeur la vertu de dissiper les fumées du vin. *Hederæ vis* pour *hederæ copia.*

(46) Les Ides, ainsi nommées du vieux verbe toscan *iduare*, diviser, parce qu'elles partageaient le mois en deux parties à peu près égales, étaient toujours le 15 des mois de Mars, Mai, Juillet et Octobre ; dans les autres, le 13 du mois s'appelait le jour des Ides.

Avril est appelé le mois de Vénus, parce que la terre commence alors à ouvrir son sein, et à devenir propre à la végétation. La grande fête de Vénus commençait d'ailleurs le premier de ce mois.

ODE XI.

(47) On connaît l'histoire de Procné et de Philomèle, filles de Pandion, roi d'Athènes. La première épousa Térée, roi de Thrace; et pour venger l'outrage fait par ce prince à sa sœur Philomèle, elle lui servit à table les membres de son fils Ithys. Térée, furieux d'un si horrible attentat, courait le glaive à la main sur son épouse, lorsqu'il fut métamorphosé

en hupe. Procné, au même instant, fut changée en hirondelle; Philomèle devint rossignol, et Itys chardonneret.

(48) Horace veut parler de Drusus, de Tibère, et du jeune Marcellus, neveu d'Auguste qui l'avait adopté pour son fils. *Cliens* indique que Virgile faisait la cour à ces illustres jeunes gens *Nardo vina merebere*, qui suit cette expression, signifie littéralement : tu mériteras du vin pour du nard, tu échangeras ton nard contre du vin.

Ce passage a fait croire à quelques commentateurs qu'il s'agissait, dans cette ode, d'un parfumeur nommé Virgile ; mais, à coup sûr, ce parfumeur n'aurait point été qualifié ami des grands, *nobilium juvenum cliens.* Ainsi, pour faire preuve d'érudition, on torture le sens du texte, et souvent l'on tombe dans de grossières erreurs. Il ne s'agit donc ici que d'une agréable plaisanterie qui ne pouvait échapper à Virgile.

(49) Le latin dit *onyx*, espèce d'agathe ainsi nommée de ὄνυξ, ongle, parce que ses veines transparentes sont de la couleur de l'ongle d'un homme. On faisait avec l'onyx des vases où l'on renfermait les essences.

(50) Ce vers, joint au seizième, a paru confirmer la ridicule opinion énoncée plus haut. Il suffit, pour saisir la pensée du poëte, de savoir que Virgile, naturellement laborieux, ne quittait l'étude qu'avec peine. Horace feint donc ici, en plaisantant, que l'avidité du gain pouvait le retenir. En effet, les vers de Virgile lui avaient valu plus de deux cent cinquante mille écus de la libéralité d'Auguste, et de celle de ses amis. En fallait-il davantage pour autoriser la fine plaisanterie d'Horace?

In loco, qui finit cette ode, a la même force que *opportunè*, en temps et lieu. Les Grecs disaient de même ἐν καιρῷ.

ODE XII.

(51) Auguste, comme je l'ai observé page 389, avait

chargé Horace de célébrer les victoires de Drusus et de Tibère; et quoique le génie soit naturellement ennemi de toute espèce d'entraves, cette circonstance ne fit que donner un nouvel élan, si j'ose m'exprimer ainsi, à la verve d'Horace. On a vu avec quel succès il avait chanté Drusus dans l'ode III de ce livre : on a admiré le sublime des pensées, la majesté du style, et cette superbe prosopopée qui en forme le dénoûment. Celle-ci réunit la même énergie et les mêmes beautés; et se distingue en outre par un art délicat déguisé sous l'apparence du désordre. Elle finit et commence par l'éloge de l'empereur; le milieu est consacré aux louanges de Tibère dont les exploits sont rapportés, avec infiniment de grâce et d'esprit, aux plans tracés par Auguste.

(52) Lisez la note 54 du troisième livre.

(53) Le texte porte *expertes legis Latinæ*, c'est-à-dire qui n'avaient pas subi le joug des Romains, à l'époque où Drusus remporta sur eux cette victoire mémorable qui fait le sujet de l'ode III.

Quid marte posses est ici pour *quid posset*. C'est une tournure empruntée des Grecs. Les Grecs, au lieu de dire *scio quænam sit illa urbs*, disent *scio illam urbem quænam sit*. Ainsi, *hostes didicere Augustum, quid posses* a la même force que *didicere quid Augustus posset*.

Les Vindéliciens furent soumis l'an 738. Ces peuples font aujourd'hui partie de la Souabe et de la Bavière. Ils occupaient, du temps des Romains, la partie des Alpes qui est au-delà du pays des Grisons.

(54) Le latin dit *auspiciis secundis. Res prosperæ*, ut ait Juvencius, *dicuntur secundæ, quia veluti sequuntur consilia nostra, et conatus nostros; ac proindè nobis quodammodo obsequuntur.*

Le poëte veut parler ici des auspices d'Auguste.

(55) Les Pleïades, auxquelles j'ai substitué les Hyades, parce qu'elles étaient sœurs, léger changement qui ne peut tirer à conséquence, sont une constellation de sept étoiles qui semblent former un chœur entre la queue du Bélier, et un des genoux du Taureau. On les appelle Pleïades du verbe grec πλεῖν, naviguer, parce que leur lever indique la saison où commence ordinairement la navigation.

(56) L'Aufide est appelé *tauriformis* par le poëte. Cette expression s'applique en général à tous les fleuves. On les compare aux taureaux, parce que le bruit de leurs ondes en imite les mugissements. Nous avons observé d'ailleurs que les cornes étaient le symbole de l'abondance, et les fleuves l'entretiennent dans les pays qu'ils parcourent. Enfin, la plupart des rivières se partagent en plusieurs bras avant de se décharger dans la mer. De là, peut-être, la raison de *tauriformis*, en grec ταυροφανής. Virgile a dit de même, Géorgiques IV, vers 371 :

Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus. . . . . .

(57) Un lustre était l'espace de cinq années. Cet espace étant révolu, les censeurs purifiaient les citoyens et en faisaient le dénombrement : *lustrabant urbem censores, et recensebant*. Telle est l'étymologie du mot lustre.

(58) Les sources du Nil, ce fleuve nourricier de l'Egypte, restèrent inconnues pendant des siècles. Des Jésuites portugais les ont enfin découvertes.

(59) L'intrépidité des Gaulois est célèbre chez les anciens. Elien, livre XII de son histoire, chap. 18, assure qu'une maison prête à tomber, ou que le feu allait réduire en poudre, ne les épouvantait pas; et qu'ils ne fuyaient pas devant les flots de la mer, quand ils étaient surpris par les

marées. En général, ils ont toujours fait preuve de courage, et d'un grand mépris pour la mort; c'est ce que le poëte veut signifier par ce vers :

Te non paventis funera Galliæ.

ODE XIII.

(60) Le temple de Janus, bâti par Romulus, autrement nommé Quirinus, premier roi des Romains, restait ouvert pendant la guerre : on le fermait pendant la paix. L'empereur Auguste eut la gloire de le fermer trois fois.

(61) J'ai suivi la leçon de Lambin : *evaganti* pour *extrà vaganti, extrà ordinem rectum vaganti.*

(62) Les lois d'Auguste furent appelées *leges Juliæ*, parce que ce prince portait le nom de Jule, comme fils adoptif de César. *Edicta Julia* doit s'entendre ici de toutes les conditions prescrites par le vainqueur aux peuples subjugués.

ÉPODES D'HORACE.

ODE I.

(1) Les interprètes ne sont nullement d'accord sur la signification du mot *Epode*. Les uns veulent qu'elle se rapporte à la mesure adoptée par le poëte dans les neuf premières odes, où se trouve constamment un petit vers (l'Iambe dimètre) joint au grand vers qui le précède, et dont il termine le sens: les autres pensent que le mot *Epode* réduit à ses principes analytiques, ἔπι τῶν ᾠδῶν, après les odes, renferme la seule raison que l'on doive donner du titre de ce livre, composé, disent-ils, quelque temps après les quatre premiers. Voyez, pour de plus grands développements, Dacier, tome V, page 10.

Il paraît vraisemblable, au reste, que cet ouvrage fut ainsi nommé parce qu'il forme une addition aux odes précédentes dont il diffère réellement, tant par la nature de plusieurs pièces satiriques que par le genre de vers des autres, où règne un style plus agréable.

(2) Horace, affligé de n'avoir point accompagné Mécène qui venait de partir pour l'expédition contre Antoine, témoigne à son ami la vivacité de ses regrets, par l'expression touchante de sa tendresse, de sa gratitude et de son désintéressement.

(3) Les Liburniens, peuples de l'Illirie, étaient corsaires de profession; et leurs navires, extrêmement légers, ont fait donner le nom de *Liburnes* aux galères de même construction. Or, l'armée d'Auguste en avait un grand nombre : les vaisseaux d'Antoine, au contraire, étaient à huit ou à dix rangs de rames, et de grosses tours de bois surmontaient leurs poupes. Telle est la raison de l'opposition entre *Liburnis* et *propugnacula.*

(4) *Villa candens* du texte doit s'entendre de la blancheur brillante des pierres dont la maison de campagne d'Horace était bâtie.

(5) *Nepos* signifie en général petit-fils, mais on le trouve souvent employé dans les auteurs pour désigner un débauché, un jeune homme sans mœurs. La raison en est, disent les commentateurs, que les petits-fils étaient ordinairement traités chez leurs grands-pères avec beaucoup plus d'indulgence et de délicatesse que dans la maison paternelle, et devenaient le plus souvent fripons et débauchés. L'épithète *discinctus*, jointe à *nepos*, augmente la force de l'expression, et indique un libertin effréné, un prodigue éhonté.

ODE II.

(6) La peinture touchante du bonheur de la vie agricole,